

Mère Marie de la Désincarnation ou Le mysticisme qui tue... les autres

Suzanne Robert

Volume 43, numéro 2 (252), mai 2001

L'expérience mystique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32740ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robert, S. (2001). Mère Marie de la Désincarnation ou Le mysticisme qui tue... les autres. *Liberté*, 43(2), 125–138.

Mère Marie de la Désincarnation ou Le mysticisme qui tue... les autres

Suzanne Robert

Ces gens qui disent tout le temps qu'ils sont prêts à tous les sacrifices et que sans cesse ils sacrifieraient tout, jusqu'à leur vie et ainsi de suite, ces saints qui se bousculent pour se sacrifier et par esprit de sacrifice comme les cochons devant leur auge – et il y en a dans tous les pays et sur tous les continents, ils peuvent porter tous les noms possibles et imaginables, ils peuvent s'appeler Albert Schweitzer ou Mère Teresa – me font profondément horreur.

Thomas Bernhard, *Béton*.

En mémoire de
Marie-Josephte Missinakokoui,
Abénaquise,
mon aïeule.

En 1639 débarque en Nouvelle-France un petit « bout de femme jolie, dynamique, artiste » (selon la jovialiste description qu'en faisait Françoise Derooy-Pineau¹), femme d'affaires et religieuse mystique, la Tourangelle Marie Guyart, devenue Mère

¹ Dans une entrevue radiophonique, à Radio-Canada, en mai 1999.

Marie de l'Incarnation depuis qu'elle a pris le voile à trente ans dans la communauté contre-réformiste des ursulines. Sauve qui peut ! Les Amérindiens n'ont qu'à bien se tenir, car cette contemplative zélée, déterminée à les « civiliser » au strict sens européen du terme et à leur imposer habilement sa religion, possède tout l'attirail nécessaire à la domination morale, idéologique et culturelle : elle fait partie du peuple envahisseur, elle détient le savoir dominant, elle est missionnaire coloniale, avec tout ce que cela comporte d'ethnocentrisme, de prosélytisme et de convictions inébranlables dans la détention de la Vérité unique. Pour plusieurs raisons qui tiennent avant tout à la mentalité de son époque et au caractère absolutiste de ses croyances, mais également à ses exaltations et illuminations, elle n'a, face à sa propre culture, aucun doute, aucun recul, et ne s'adonne à aucune remise en question de son système de valeurs, même au contact de civilisations différentes de la sienne. Au point où l'on se demande quel était ce « goût de l'inconnu » que lui attribue Françoise Deroy-Pineau².

Étrangement, la religieuse évangélisatrice conserve de nos jours aux yeux de plusieurs Québécoises et Québécois un pouvoir de fascination particulier, un statut enviable d'amoureuse mystique qui semble combler chez eux des besoins primaires : fuite de soi-même ? exutoire pour notre monde fait d'individualismes vides ? imagerie romantique de la béatitude ? de l'utopie ? Peu d'entre eux prennent, contre l'extasiée, la défense des nations amérindiennes ; qui plus est, peu d'entre eux en ressentent même le besoin. Pourtant, mystique propagandiste obéissant à des visions et divinations, elle a, au lieu d'imiter ses semblables en ne franchissant pas le seuil de son couvent, collaboré à l'ethnocide des évangélisés. Mais les voies de son dieu étaient impénétrables, dit-on : c'est sans doute cela qu'il aurait fallu expliquer aux Premières Nations pour justifier la quasi-éradication de leur culture. N'était-ce pas payer un peu cher l'esthétique mystique que de lui offrir en pâture des centaines d'Amérindiennes et d'Amérindiens de Nouvelle-France au XVII^e siècle ?

² *Idem.*

L'ursuline mystique s'extirpe donc de son couvent de Tours et débarque à Québec en 1639. Elle quitte un Vieux Continent où Galilée vient d'abjurer, devant le tribunal de l'Inquisition, la théorie copernicienne de la rotation de la terre (1633), où Corneille a publié *Le Cid* (1636) et Descartes, *Le Discours de la méthode* (1637), où les croyants sont atterrés parce que le Japon a exterminé la chrétienté (1637). Elle arrive dans une communauté d'environ trois cents Blancs disséminés le long du fleuve Saint-Laurent, dans une terre où les Jésuites règnent en rois et maîtres – « La nuit et les Jésuites reviennent toujours », écrivait George Orwell dans son *Hommage à la Catalogne*. Ceux-ci ont obtenu en 1632 le monopole des missions de la colonie ; ils ont même fait installer un carcan devant l'unique église de Québec pour punir les blasphémateurs, les ivrognes et les non-pratiquants. Les Iroquois font régulièrement incursion dans la petite colonie ; le premier gouverneur, Champlain, vient de mourir (1635) et Jérôme le Royer de la Dauversière vient d'acquérir, au nom de la Société Notre-Dame, l'île de Montréal pour y convertir les Sauvages, alors que les Jésuites ont établi une « réserve » à Sillery³ pour y franciser et convertir les indigènes. Dès 1641, les Iroquois déclareront officiellement la guerre aux Français. À son arrivée, Marie de l'Incarnation commence immédiatement sa tâche de déculturation et d'acculturation des jeunes Amérindiennes, excellents cobayes puisque c'est par elles, futures mères, que seront transmises aux descendants les nouvelles croyances.

Les premières enfants prises au filet de la culture des Blancs à Québec sont des fillettes algonquines et montagnaises, de mœurs nomades, que les parents confient aux sœurs pendant les chasses hivernales ; elles seront suivies, vers 1650, de petites Huronnes, sédentaires celles-là. Quel que soit le mode de vie de leurs pensionnaires, le but poursuivi par les ursulines reste avant tout d'immerger au plus tôt ces païennes dans la culture des conquérants et d'en faire de véritables petites Françaises modèles. « Rappelons que le but visé par les missionnaires est non

³ Dès 1634, la « réduction de Sillery » réunissait Montagnais et Algonquins nomades pour en faire des cultivateurs sédentaires et de bons catholiques. Épidémies et mesures coercitives de la part des Jésuites conduisirent le projet à sa perte en 1646.

seulement la conversion, mais également l'intégration des jeunes Amérindiennes au mode de vie français⁴ ».

Le programme de transformation et d'assimilation des jeunes autochtones est de deux ordres : matériel et corporel d'une part, idéologique et rituel d'autre part. Ainsi, on enseigne d'abord les usages de l'hygiène corporelle française : on lave les petites indigènes pour enlever la graisse animale dont elles sont enduites ; ce type de protection cutanée très efficace contre le froid, le soleil et les moustiques, fruit d'une expérience autochtone millénaire, leur reste désormais interdit. On les coiffe et les vêt à la française. On les nourrit selon une diète partiellement européenne (en fonction des produits reçus de là-bas). On leur enseigne à « tenir maison », à jouer de la viole, à coudre – entre autres choses, elles confectionnent ou réparent des vêtements sacerdotaux et fabriquent des scapulaires. Et comble de l'ironie, on apprend à broder à ces filles de peuples réputés pour leur art de la broderie ! Entre toutes, Marie de l'Incarnation, brodeuse réputée de Tours, qui avait géré la fabrique de soierie de son beau-frère avant de prendre le voile, aurait dû reconnaître le caractère exclusif et exceptionnel de la broderie amérindienne et demander plutôt à ses pensionnaires de lui en dévoiler les secrets.

Sur le plan idéologique, récitation du catéchisme et du chapelet, assistance à la messe, répétition de chants religieux et de prières, pratique de l'examen de conscience et même de la retraite fermée, réception de sacrements, etc., tuent lentement et sûrement l'appréhension amérindienne du monde et commencent à former dans les jeunes cerveaux un métissage grotesque où la cosmogonie autochtone est peu à peu purgée de toute sa subtilité et de sa richesse et réorganisée autour de notions, de croyances, de personnages, de figures qui, non seulement lui sont étrangers, mais n'entretiennent aucune relation avec les fondements de la conception du monde des natifs d'Amérique. Le catholicisme, fondé sur un livre, donc sur des mots, bouleverse leur vision du monde, les détache de leurs racines, enlève

⁴ Claire Gourdeau, « Marie de l'Incarnation et ses pensionnaires amérindiennes (1639-1672) : Rencontre des cultures », *Canadian Folklore Canadian*, vol. 17, n°1, p. 132.

leur univers, puis cherche à créer chez eux la morbidité utopique qu'il a distillée chez la mystique. Avec l'arrivée de l'apostolique Marie de l'Incarnation, la maladie des mots gagne les peuples des terres d'Amérique :

Le premier mot a fait naître la première utopie. Et les suivants ont continué à dire, sans relâche, à inventer, à mentir. Pendant qu'on tuait. Pendant qu'on torturait. [...] Mais on n'échappe pas à l'utopie une fois qu'on y a trempé son esprit, pas plus qu'on n'échappe à la douleur⁵.



Photo : Edward Curtis, 1910
*Femme Aqlemaknik (Kootenai) près d'un lac
des montagnes Rocheuses*

Dans les trois Amériques, aucune langue amérindienne ne comporte un terme synonyme du mot « religion », sauf par emprunt direct à la langue des Blancs. La religion, en tant que concept désignant des liens abstraits détachés du monde, des espèces vivantes, de la communauté et de ses traditions, restait complètement étrangère aux natifs américains pour qui profane et sacré s'interpénétraient dans la nature même, origine et pensée de l'univers. Il faudrait donc, par souci d'exactitude, parler

⁵ Michel Rio, *Le perchoir du perroquet*, Paris, Éditions du Seuil, 1997, coll. « Points », n° 602, p. 85.

plutôt de spiritualité amérindienne pour désigner ce que le catholicisme qualifiait – et qualifie encore aujourd’hui – de « religion primitive » des Indiens d’Amérique. Au cœur même de cette spiritualité, la notion d’harmonie cosmique, d’équilibre entre l’être humain et le reste de l’univers, demeurerait fondamentale. Contrairement aux croyances chrétiennes, le facteur d’ordonnement cosmogonique ne se fondait pas sur une hiérarchie des êtres vivants (le dieu, les hommes, les bêtes, le reste), mais bien sur un équilibre de toutes les formes de vie ; dans l’ordre cosmique amérindien, l’espèce humaine est intimement liée à toutes les autres⁶, qu’elle côtoie dans un rapport d’égalité⁷. Mais faute d’en chercher et d’en saisir toute la complexité⁸, les religieux chrétiens ont présenté les cosmogonies indigènes comme des récits puérils mimés par des rituels enfantins ; le cadre étroit de leur ethnocentrisme, rendu encore plus restreint par les limites épistémologiques des catégories tout à fait inappropriées qu’ils utilisaient pour juger de la valeur des « croyances » autochtones, les ont conduits à de brèves considérations du plus haut ridicule :

Il y a des filles sauvages qui n’ont rien de la barbarie. Elles perdent tout ce qu’elles ont de sauvage si tôt qu’elles sont lavées des eaux du saint baptême en sorte que ceux qui les ont vues auparavant courir dans les bois comme des bêtes sont ravis et pleurent de joie de les voir douces comme des brebis, s’approcher de la sainte table pour y recevoir le véritable agneau⁹

écrit Marie de l’Incarnation, pour qui le terme « barbarie » semble contenir toute la culture amérindienne. « S’il y a plu-

⁶ Il en est de même pour les Inuit. Barry Lopez écrit à ce sujet : « Les esquimaux, qui considèrent parfois qu’ils ne sont pas entièrement détachés du monde animal, voient en nous des êtres dont la séparation d’avec le monde pourrait bien être trop complète. Ils nous appellent, avec un mélange d’incrédulité et d’appréhension, “les gens qui changent la nature” ». *Rêves arctiques*, Paris, Albin Michel, 1987, coll. « 10/18 », n° 2359, p. 78.

⁷ Voir tout le premier numéro de l’an 2000 de la revue *Recherches amérindiennes au Québec* (vol. XXX), intitulé *Spiritualité et identité. Dislocation, interaction et recomposition*, préparé par l’ethnohistorienne Joëlle Rostkowski, de l’École des hautes études en sciences sociales de Paris.

⁸ Les rites cheyennes, par exemple, sont d’une étonnante sophistication conceptuelle.

⁹ *Correspondance* de Marie de l’Incarnation avec Dom Oury, cité par Claire Gourdeau, *op.cit.*, p. 132.

sieurs raisons de croire que les Indiens s'intéressaient à la religion des Blancs », écrit l'anthropologue Colin Taylor dans un article portant sur Sitting Bull, le chef sioux récalcitrant à toute évangélisation catholique, « rien n'indique que le contraire ait été vrai¹⁰ ».

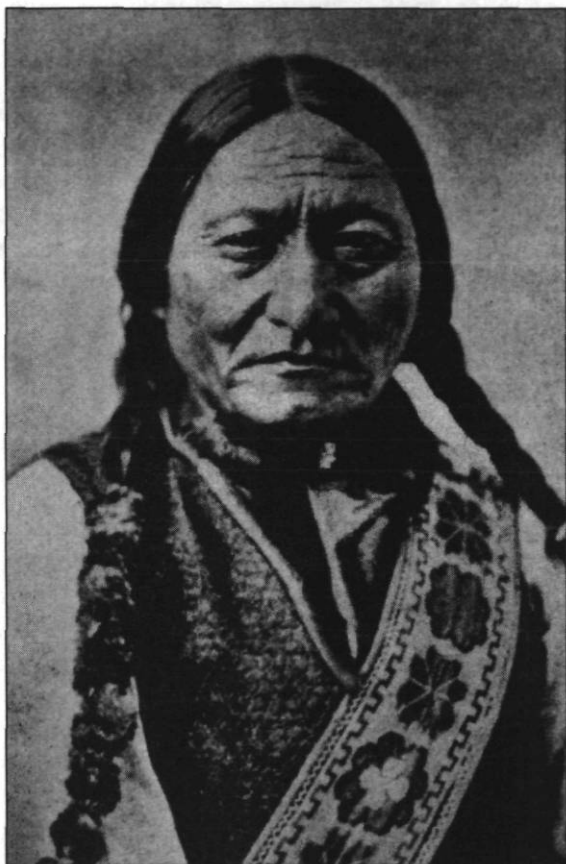


Photo : William Notman, 1885

Le chef sioux Sitting Bull à Montréal. Penseur et chef spirituel des Sioux, doté d'une indépendance farouche et d'une générosité remarquable, il ne céda jamais à la religion des missionnaires. Les Sioux avaient du monde une conception complexe faite de symbolismes narratifs et rituels à couches multiples.

¹⁰ « Sitting Bull et la religion de l'homme blanc », dans *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXX, n°1, 2000, p. 37.

La spiritualité des Indiens d'Amérique, d'abord conception métaphysique de la nature, a cependant toujours été fortement liée à l'aspect identitaire de leurs sociétés et considérée comme une force de cohésion traditionnelle. Autrement dit, pour l'Amérindien, le rapport à la nature n'est pas qu'un lien contemplatif ; c'est un rapport constitutif de la cohésion sociale. Devant les Nations Unies, en 1977, la communauté d'Akwesasne a même affirmé que la spiritualité amérindienne était la forme la plus avancée de la conscience politique. En plus de constituer une colonisation de l'imaginaire, l'imposition d'une religion correspond donc avant tout, pour les indigènes, à un assaut de l'identité culturelle. Les Hurons de Nouvelle-France ont été particulièrement réceptifs à la religion catholique, dit-on. Il ne faut cependant pas oublier que les récits de conversion ont toujours été présentés par les missionnaires eux-mêmes, ne donnant accès qu'à la version de l'agent d'assimilation et non à celle des assimilés ; l'histoire est écrite par les vainqueurs. Certains faits sembleraient expliquer par ailleurs la rapidité de cette conversion : les guerres et les épidémies déciment la Huronie, désorganisent les familles et rendent la communauté extrêmement fragile ; or, la religion des Européens, parce qu'elle prône la toute-puissance d'un dieu qui donne le bonheur après la mort, provoque dans la société huronne un mouvement général d'abandon, une fuite vers un refuge irréel, vers la promesse d'un paradis où il n'y aura plus ni maladies ni déchirements. Toutefois, la religion catholique étant par trop éloignée de leurs références cosmogoniques, les Hurons subiront un réel choc culturel bouleversant leurs repères traditionnels, anéantissant leur vision du monde.

Vaincus par la nouvelle religion et attachés à un nouveau monde spirituel dirigé par un Dieu tout puissant, ils s'engagent fébrilement contre la tradition séculaire dans l'espoir de rendre tout le monde captif de ce Dieu. Or, cette nouvelle identité ethnique, spirituelle, a toute sa justification et toute sa valorisation dans l'autre monde. Ainsi, les convertis de ce mouvement deviennent-ils membres d'une association d'évasion du monde pour lesquels l'existence est essentiellement un engagement militant de conversion qui, jusqu'à un certain point, rappelle l'esclavagisme sublimé de Catherine Tekakwita¹¹

¹¹ *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXI, n° 4, 1991, p. 65.

écrit l'anthropologue Normand Clermont¹². Il ajoute que le mystère huron reste entier, car aucun converti de cette époque n'a pu nous instruire « sur cette logique qui semble prévaloir dans l'acceptation de l'autre au point où, après avoir adopté ses haches de fer, ses chaudrons de cuivre et ses armes à feu, on en arrive à adopter son paradis¹³. » L'acceptation de l'autre... On dit de Marie de l'Inc. qu'elle fut d'une exceptionnelle ouverture au monde amérindien ; la preuve en serait qu'elle en étudia du mieux qu'elle put les « langues barbares » (l'expression est de la mystique elle-même). C'était bien la moindre des choses de sa part, elle qui venait leur voler leur identité culturelle. En regard du processus de déculturation/acculturation auquel elle participa pleinement, le fait que la mystique ait appris quelques langues indigènes pèse peu dans la balance, surtout quand on considère que cette connaissance ne servait qu'à s'immiscer furtivement dans les communautés visées et à intensifier de l'intérieur le saccage des peuples d'Amérique. En 1662, elle avait déjà rédigé un catéchisme huron, trois catéchismes algonquins et toutes les prières chrétiennes en cette langue.

Le mysticisme se rattache aux religions chrétiennes, et c'est à tort qu'on l'attribuerait également à l'islamisme et au bouddhisme. De façon générale, il recueille ses adeptes parmi les femmes, dont Caterina Benincasa (Catherine de Sienne), Teresa de Cepeda y Ahumada (Thérèse d'Avila), Thérèse Martin (Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face), Anna Katharina Emmerick (Catherine Emmerick), Barbara Juliane de Vietinghoff, baronne de Krüdener, Marguerite-Marie Alacoque, Angèle de Foligno, Jeanne-Marie Bouvier de La Motte Guyon, Marie Guyart (Marie de l'Incarnation), etc. Développer une typologie des mysticismes féminins en fonction de leur spécialisation (si ce n'est d'ailleurs déjà fait !) supposerait un quelconque intérêt pour ce genre d'anomalie ; de toute façon, les mysticismes féminins, de quelque nature qu'ils soient – des plus « théologiques », comme certains les qualifient (ce type serait plus courant chez les

¹² Voir aussi, du même auteur, « Catherine Tekakwita : 1656-1680 », *Culture VII* (1), 1987, p. 47-53.

¹³ *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XXI, n°4, 1991, p. 65.

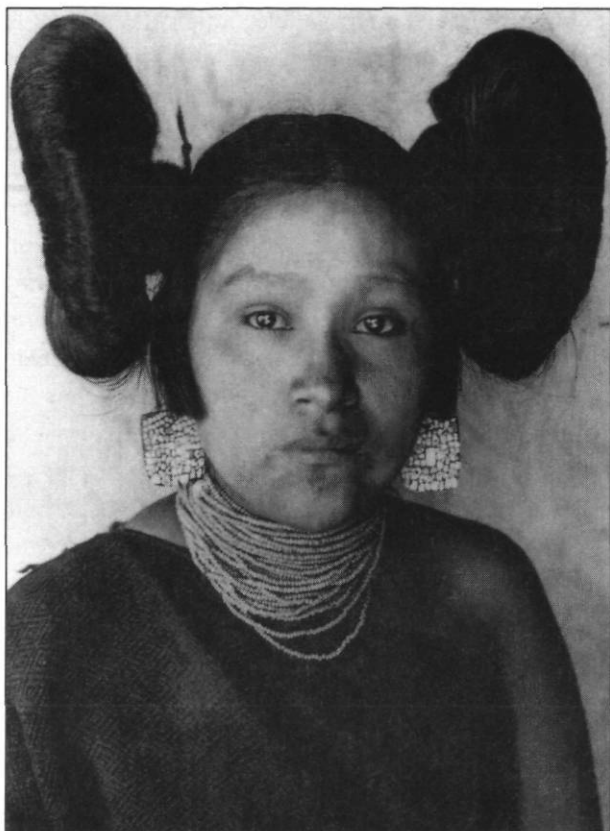
mystiques masculins, dit-on), aux plus « pathologiques » – ont tous un point en commun : l'union virtuelle de la fiancée et du Fiancé céleste qui l'a choisie. Beau programme, dans la mesure tout au moins où il ne s'actualise pas hors des quatre murs d'une cellule monacale ou à l'intérieur d'un périmètre réduit autour du couvent. L'Époux transcendantal qui inspire l'adoratrice dans ses extases, ses visions et ses écrits, enivre parfois bien humainement la femme sur laquelle il a jeté son dévolu divin : dans une vision restée célèbre, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face vit son Mari spirituel lui introduire une flèche dans les entrailles ; lorsqu'il la retira, elle s'en sentit toute enflammée d'amour divin, avoua-t-elle. Parfois, le sublime Époux exige de bien concrètes preuves d'amour à son élue : sainte Angèle de Foligno, à la demande de son invisible Amoureux, s'abreuva de l'eau d'un sceau dans lequel des lépreux avaient lavé leurs plaies ; quant à sainte Marguerite-Marie Alacoque, elle raconte dans sa biographie tout le bonheur qu'elle eut à répondre au vœu de son illustre Conjoint souhaitant qu'elle avalât les humeurs (vomissements, excréments, etc.) des malades dont elle s'occupait. C'est à cette même sainte que l'on doit le culte de la bulle de sang bien connue et partout représentée, sorte de cœur de Saint-Valentin d'où pointent des flammes d'amour et qui orne la poitrine d'un beau jeune homme à l'air doux, communément appelé le Sacré-Cœur de Jésus. Le corps, tous ses liquides et toutes ses parties, jouent un rôle essentiel chez les femmes mystiques en désir de désincarnation ; sainte Catherine de Sienne disait porter, invisible à son doigt, l'anneau de chair que la circoncision avait retranché de son Fiancé abstrait. Des sueurs de sang, des stigmates sanguinolents, des chairs transpercées par des couronnes d'épines imaginaires, des noces éthérées, l'anéantissement et la servitude de l'épouse transie devant son homme-dieu, l'ascétisme, la soumission et l'humiliation, l'abolition transcendante de soi-même, la sublimation du mâle divin, des écrits ido-

lâtres, compliqués par d'interminables interrogations sur les souhaits de l'Amant, des déclarations d'amour hautement sensuelles et sexuelles (qu'on dit métaphoriques) par des saintes austères¹⁴, des missions d'apostolat intrépides : on ne saurait imaginer programme plus éloigné de la spiritualité amérindienne, laquelle ne se fonde pas sur un lien exclusif et personnel avec un créateur ultime, mais plutôt sur une infinitude de rapports entre la communauté et l'univers entier. Il serait ainsi définitivement absurde de se demander s'il existe des mystiques amérindiens, car il ne peut exister de mystiques autochtones que convertis à la chrétienté, tout comme il ne saurait y avoir de chamans Blancs, à moins d'une peu probable insertion totale et réussie dans la culture chamanistique¹⁵.

En 1492, lorsque Christophe Colomb débarqua en Amérique, celle-ci avait tout autant à offrir que le Vieux Continent : des langues complexes, des arts raffinés, des institutions variées, une spiritualité profonde, inépuisable, un biotope d'une richesse inouïe. Malheureusement, ce contact entre des populations humaines qui avaient évolué de façon parallèle pendant des millénaires, contact qui constitue un événement unique dans l'histoire de l'humanité, s'est conclu par un échec retentissant, les Européens ayant été incapables de relations de respect et d'égalité avec les peuples inconnus.

¹⁴ Simone de Beauvoir, dans ses propos sur le mysticisme, passif ou actif selon qu'il porte à la contemplation ou à l'apostolat, croit que les femmes ont tendance à la mésadaptation amoureuse : « [...] ou la femme se met en rapport avec un irréel : son double, ou Dieu ; ou elle crée un irréel rapport avec un être réel. », *Le deuxième sexe*, Paris, Gallimard, 1949, coll. « Idées », tome 2, p. 428.

¹⁵ Et même en pareil cas, cette insertion, si complète soit-elle, ne saurait en rien assurer que le candidat possède les prédispositions voulues. À propos du chamanisme, voir les deux ouvrages de Michel Perrin : *Le chamanisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1995, coll. « Que sais-je ? », 128 p., et *Les praticiens du rêve. Un exemple de chamanisme*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, coll. « Les Champs de la santé », 271 p.



*Photo : Adam Clark Vroman, 1901
Jeune fille Hopi*

En 1992, le National Museum of Natural History de Washington fêtait de façon ironique le cinq centième anniversaire de la Conquête de l'Amérique en présentant une exposition-réquisitoire contre les Européens conquérants. L'épopée de Christophe Colomb y était qualifiée d'épopée de la destruction. L'exposition relatait les conséquences des cadeaux empoisonnés offerts par l'envahisseur : les huit porcs amenés par les bateaux de Colomb se sont multipliés et ont envahi les îles et le continent américains, s'appropriant les niches écologiques de toute une variété d'espèces endémiques. Moutons, chèvres, vaches et ânes, tous inconnus des indigènes, ont brouté et exterminé quantité de plantes rares ou délicates ; les chevaux venus d'Espagne ont transformé les pacifiques Indiens des plaines en

guerriers redoutables revendiquant désormais les terres de leurs voisins ; le bison a failli disparaître dès le début du XX^e siècle à cause des chasseurs de peaux et des passionnés de massacre (Buffalo Bill prétendit en avoir tué deux mille en une seule journée) ; dès 1851, à cause des bêtes importées par les Européens, le dindon sauvage était pratiquement anéanti. Non seulement le biotope américain a-t-il subi des pertes irréversibles, mais il a également servi de territoire industriel : la canne à sucre, importée par les conquérants, a remplacé les forêts tropicales, défrichées au nom du profit, et donné naissance à l'esclavage, l'esclavage des indigènes d'abord, puis, comme ils mouraient tous en raison des maladies apportées par les Blancs¹⁶, à l'esclavage des Noirs africains. Au total, on importa d'Afrique près de dix millions d'esclaves. Ce qui arriva dans le cas de la canne à sucre se répéta pour la culture du coton et pour les mines d'or. Ainsi disparurent la plupart des populations d'origine en Amérique, pendant que l'or de leur continent servait à financer les guerres de religion en Europe¹⁷. L'ethnocide amérindien a servi à la propagation du catholicisme. On peut dès lors se demander qui, des militaires, des esclavagistes ou des religieux, ont davantage collaboré à cette épopée de la destruction. L'enfer est pavé de bonnes intentions.

Aux États-Unis, en 1992, pour le cinquantième centenaire de la « découverte » de l'Amérique par Christophe Colomb – ou de la découverte de Christophe Colomb par les Amérindiens... –, le Conseil national des Églises, regroupant trente-deux églises protestantes, a publié une résolution par laquelle il décrétait que l'année 1992 devait en être une « de réflexion et de pénitence pour l'invasion de l'Amérique qui a engendré un racisme soutenu par l'Église, ainsi que le génocide, l'esclavage, la destruction de l'environnement et l'exploitation des richesses naturelles » (*La Presse*, 4 mars 1992). À quand des excuses explicites et complètes de la part de l'Église catholique et, par conséquent, des

¹⁶ Rappelons que, dès 1525, la variole atteignait le royaume inca.

¹⁷ C'est ce que semble avoir oublié, entre autres faits, les partisans du discours selon lequel les missionnaires défendaient les pauvres Indiens contre les méchants esclavagistes, ainsi que le prône Henrik Stangerup (*Frère Jacob*, Paris : Éditions de l'Olivier, 1992, 321 p.). Il eût mieux valu les défendre contre leur propre Église assimilatrice.

excuses posthumes de la part de la mystique ursuline dont l'échappée de cellule monacale a collaboré à tout ce qu'énumère la résolution du Conseil protestant ? Eût-elle gardé la chambre au couvent de Tours, Marie de l'Incarnation aurait causé moins de torts. La plume à la main, elle aurait pu s'adonner passionnément, jour et nuit, à l'évocation extatique et souffrante de ses paradis artificiels, évocation tant prisée par les Québécoises et les Québécois de ce début du XXI^e siècle.

Il est tout de même fort étonnant que, dans notre société dite postmoderne, qui se targue d'avoir atteint un stade d'évolution sociale élevé et d'avoir éliminé les différences sociales entre les sexes, ce type de discours amoureux restaurant l'« ancienne » image de la femme soumise, remplie d'abnégation, subordonnant son intelligence à une relation amoureuse fictive et schizo-phrénique avec une déité immatérielle dotée de la perfection absolue, il est surprenant, donc, que ce discours trouve preneur sous prétexte qu'il comporte de hautes qualités esthétiques ! Comme si l'esthétisme détachait un texte de son contenu, et la production du texte de son contexte... Dès lors que, dans l'esprit des Québécois, l'intérêt pour l'exacerbation littéraire des anomalies du « sexe faible » l'emporte sur l'horreur de l'ethnocide amérindien, comment peut-on encore espérer que l'espèce humaine, prétendu sommet de la complexité du cerveau, sortira un jour du cul-de-sac où elle s'enfonce, les yeux grand fermés ?